



© Rémi Amiot

Publié en 1952, le roman *La Mort est mon métier*, de Robert Merle raconte, d'après ses mémoires, l'histoire de Rudolf Höss (rebaptisé Rudolf Lang), principal commandant des camps d'Auschwitz-Birkenau.

Rudolf Höss est né en 1900 et participe activement à la Première Guerre mondiale dès l'âge de 16 ans. Il s'engage ensuite dans le corps-franc Rossbach et combat les communistes dans les pays baltes, aux frontières de la Prusse-Orientale. Il adhère au parti nazi dès 1922 et, en 1923, prend part à l'assassinat du militant communiste Walter Kadow pour lequel il sera condamné à 10 ans de prison. Libéré en 1928 dans le cadre d'une amnistie accordée aux prisonniers politiques, Höss renoue avec son engagement nazi. Il entre dans

la SS en 1934 et se retrouve intégré dans le corps de garde du camp de Dachau. Il y assimile la « doctrine des SS » élaborée par Theodor Eicke (1892-1943), l'inspecteur en chef des camps de concentration, doctrine codifiant une violence et une cruauté structurées et disciplinées des gardiens à l'égard des détenus. SS modèle, Höss gravit les échelons et, après un court passage au camp de Sachsenhausen en 1938, il est finalement nommé directeur du futur camp d'Auschwitz en 1940, à charge pour lui de déployer tous ses talents pour organiser ce qui deviendra la « Solution finale de la question juive ». Arrêté après la guerre, Höss sera condamné à mort et exécuté à Auschwitz le 16 avril 1947. ■■■



La soumission à l'autorité : un fonctionnaire modèle

Le roman de Robert Merle fit scandale à sa sortie car, presque dix ans avant le procès d'Adolf Eichmann à Jérusalem, il mettait déjà en lumière cette fameuse « banalité du mal » si bien décrite par Hannah Arendt à propos d'Eichmann. Tout au long des pages du roman, Rudolf Höss se révèle davantage un fonctionnaire zélé et consciencieux qu'un bourreau fou de haine et de violence. Ce qui ne laisse pas d'inquiéter. Höss, tout comme Adolf Eichmann et bien d'autres, représente l'incarnation du SS zélé, pur produit de la doctrine Eicke : discipliné dans son travail comme dans sa violence, insensible aux conséquences de son obéissance et tout entier tourné vers une exécution efficace des ordres reçus. Sa personnalité ne présente que peu d'aspérités qui permettraient de lever un coin du voile sur ses sentiments et son ressenti : son engagement nazi était total et il transparait clairement de ses mémoires comme du roman de Robert Merle qu'il n'éprouva aucun regret à avoir rempli ce qu'il considérait être son devoir.

Mais d'autres profils existaient dans la galaxie SS du système concentrationnaire nazi. Le cas de Franz Stangl (1908 - 1971), par exemple, commandant des camps d'extermination de Sobibor puis de Treblinka, est fondamentalement différent, quoique tout aussi perturbant et effrayant que celui d'un Rudolf Höss. Comme ce dernier, Stangl a livré des mémoires un peu avant sa mort survenue le 28 juin 1971 à la prison de Düsseldorf. Condamné pour la mort de 900000 personnes à la réclusion à perpétuité le 22 octobre 1970, après avoir vécu sans inquiétude au Brésil pendant de nombreuses années, il accepta d'accorder une série d'entretiens à l'historienne et journaliste britannique Gitta Sereny qui réussit à le faire parler de lui, de sa famille, de sa vie et de son parcours. Le portrait qui en ressort est tout aussi éloigné de la docilité monolithique de Höss que de l'image du bourreau sanguinaire et sadique.

Dans son ouvrage *Un si fragile vernis d'humanité*, où il dépeint une série de portraits illustrant tant la banalité du mal que celle du bien, Michel Terestchenko résume Stangl par ces mots : « La figure ambiguë qui apparaît est celle d'une conscience passive, tenue par la peur, qui se soumit progressivement à un enchaînement de compromis lui ôtant toute possibilité d'échapper à des fonctions qu'il se vit ou se crut contraint d'accepter pour assurer sa propre survie et celle des siens¹. » Le parcours de Stangl, comme le souligne Terestchenko, est celui d'une corruption progressive et irrémédiable. D'origine autrichienne et soucieux de s'élever dans la société, il entre dans la police et intègre la division politique du Département d'enquête criminelle en 1935. Suite à l'*Anschluss*, son département est intégré à la Gestapo en janvier 1939. Commence le processus d'aviilissement qui le conduira, de compromission en compromission, à renoncer officiellement à sa foi catholique, à intégrer le programme d'euthanasie des personnes handicapées, puis à accepter sa nomination dans les camps de la mort de Pologne. Stangl explique ses décisions par la peur qu'il avait qu'on s'en prenne à lui ou à sa famille en cas de refus ou de désobéissance (on sait aujourd'hui que ceux qui refusèrent ne furent pas inquiétés, Stangl le savait-il à l'époque ?) ; quant à ses actes et sa capacité à finalement mener à bien sa mission, il évoque un compartimentage strict de son esprit lui permettant de ménager sa conscience et de réévaluer constamment son niveau

de responsabilité et de culpabilité. La conclusion que tire Terestchenko de l'effroyable récit de Stangl est sans appel :

« Une photo, prise à Treblinka, nous montre Stangl sanglé dans sa tunique blanche, une cravache à la main, des bottes noires parfaitement astiquées aux pieds : le commandant du camp incarnant la force tranquille et, pour cette raison, inquiétante de l'autorité absolue. Ce même individu, nous l'avons vu se liquéfier sous nos yeux, révéler son inconsistance intérieure, sa peur, sa lâcheté, son incapacité à prendre conscience de sa responsabilité, pire encore : à éprouver à l'égard des victimes le moindre sentiment de compassion ou le plus petit remords. Est-ce là une personne à part entière, fût-elle cruelle, dotée de la forte conscience d'une identité propre, qui nous apparaît ? Loin s'en faut. Quoi donc alors ? Un petit homme pris comme un rat au piège des circonstances, jouant envers et contre tout le rôle qu'on lui a confié, exerçant scrupuleusement et avec efficacité sa tâche d'administrateur de la mort, non pas totalement dénué de sens moral [...], pas plus méchant qu'un autre, c'est-à-dire en réalité très peu. Ôtez-lui son uniforme, voyez-le dans la nudité de l'homme, dépouillé de l'autorité de sa fonction ; que reste-t-il ? Rien. Un individu sans fond, sans intériorité. Personne. Une poupée de chiffon. [...] Les nazis, avec un génie singulier et pervers, ne s'étaient pas trompés sur l'homme qu'ils avaient choisi². »

Sans doute est-ce là la plus terrible des leçons que les crimes perpétrés par le régime nazi nous enseignent ; c'est qu'à l'origine de l'horreur se trouvent le plus souvent l'inconsistance et la servilité d'individus des plus ordinaires qui, que ce soit par lâcheté, conformisme ou docilité, exécutent placidement les ordres qu'ils reçoivent, du plus banal au plus terrible. ■■■

2. *Idem*, p. 97.

Pour en savoir plus...



Sur les processus génocidaires :

BROWNING, Christopher R., *Des hommes ordinaires : Le 101ème bataillon de réserve de la police allemande et la Solution finale en Pologne*, Paris, Les Belles Lettres, 2002

HILBERG, Raul, *La destruction des Juifs d'Europe*, édition définitive, complétée et mise à jour (3 volumes), Paris, Gallimard, 2006

PAHN, Ritty, *La Machine khmère rouge : Monti Santésok S-21*, Paris, Flammarion, 2003

STEINBERG, Maxime, *Les yeux du témoin et le regard du borgne*, Paris, Éditions du Cerf, 1990

TERESTCHENKO, Michel, *Un si fragile vernis d'humanité : banalité du mal, banalité du bien*, Paris, La Découverte / M.A.U.S.S., 2005

VANDERMEERSCH, Damien, *Comment devient-on génocidaire ? : Et si nous étions tous capables de massacrer nos voisins*, Bruxelles, GRIP, 2013

Sur les acteurs génocidaires :

CHANDLER, David Porter, *S-21 ou Le crime impuni des Khmers rouges*, Paris, Autrement, 2007

CRUVELLIER, Thierry, *Le maître des aveux*, Paris, Gallimard, 2011

HOESS, Rudolf, *Le commandant d'Auschwitz parle*, préface et postface de Geneviève DECROP, Paris, La Découverte, 2005

JOFFROY, Pierre et KÖNIGSEDER, Karin (texte établi par), *Eichmann par Eichmann*, Paris, Grasset, 1970

MERLE, Robert, *La Mort est mon métier*, Paris, Gallimard, Folio, 2006

TCHISTIAKOV, Ivan, *Journal d'un gardien du goulag*, Paris, Denoël, 2011

Tous ces ouvrages cités sont disponibles à la Bibliothèque George Orwell, ouverte le mardi de 13h à 17h, mercredi de 10h à 17h, vendredi de 10 à 15h. Et sur rendez-vous (04 232 70 62).

1. TERESTCHENKO, Michel, *Un si fragile vernis d'humanité : banalité du mal, banalité du bien*, Paris, La Découverte / M.A.U.S.S., 2005, p. 72.

